

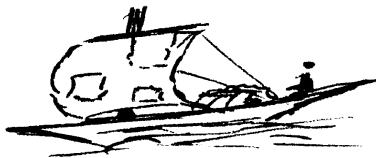
Mopti

Sous l'aile de l'avion, émergeant lentement d'une brume rousse, voici le Sahel, immensité d'ocre pâle piquetée de touffes rares, où se devine parfois un petit hameau de cubes gris, la flaque ondulante d'un troupeau de chèvres ou la lente mouvance d'un troupeau de zébus...

Le Sahel, le "rivage" du Sahara, savane sèche, peuplée d'acacias, d'héliotropis aux grandes feuilles veloutées, de baobabs, hantise du Petit Prince, de rôniers au plumeau nonchalant. Heureusement il y a le Niger, le grand fleuve qui irrigue et nourrit, apportant parfois dans l'air chaud et sec des effluves d'océan...



Artère vitale, sillonnée par les longues pirogues chargées d'amoncellements de sacs et de pains de sel, et propulsées par un percheur-équilibriste juché sur une fine extrémité, ou par une majestueuse voile carrée plus ou moins rapiécée et boursouflée.



Mopti, où se trouve l'Hôpital, s'élève lentement sur l'horizon brumeux, au bout de la route digue, long ruban bleu grignoté par la latérite rouge, sinuant sur une mer de paille jaune parcourue par les troupeaux de zébus et de chèvres, que mènent les Peuls sous leur grand chapeau cône. Ile échouée au bord d'une platitude aride et poudreuse en saison sèche, Mopti s'entoure, paraît-il, d'une lagune fertile en saison humide : riz et mil verdissent, et les poissons du fleuve font l'école buissonnière dans les champs... Difficile à croire, aujourd'hui, devant cet océan mort qui se fond dans la brume de sable, où les troupeaux sont de petits archipels se mouvant dans des nuages de poussière, où les boubous multicolores se gonflent au vent comme voiles de caravelles. Sur la route circulent voitures plus ou moins branlantes, croulant sous des charges ahurissantes, et charettes tirées par un petit âne gris au pas rêveur.



Franchie la porte monumentale nous sommes emportés dans le maelström d'une circulation chaotique de voitures, piétons, charettes à bras, dont le cours tumultueux bouillonne sans fin entre les étals de planches offrant les marchandises les plus diverses, et les plus inattendues. De l'autre côté d'un petit pont s'étale le vieux Mopti, dont les maisons cubiques se serrent autour des flèches de la Mosquée.

Samedi nous sommes allés en Pays Dogon, voir la fameuse falaise de Bandiagara. Bonne piste, avec ce qu'il faut de tôle ondulée, jusqu'à la capitale du roi Aguibou, dont le palais en ruine témoigne de la grandeur passée. Piste beaucoup plus cahotante ensuite, serpentant sur un plateau houleux où de longues vagues rocheuses émergent de la terre rare. Témoins du long travail des hommes d'innombrables murets de pierres serpentent parmi les champs où sèche la paille de mil. Parfois le plateau s'affaisse en profonds ravins, et les rivières se cachent sous d'opulentes forêts-galeries dont le lourd feuillage vert foncé tranche avec le pâleur poussiéreuse des acacias sur la hauteur.

Au détour d'une gorge, le miracle est là : un damier de petits champs où le

vert tendre des oignons serrés emplit les cupules carrées bordées de talus terreux. Jusque sur les dalles rocheuses les Dogons rassemblent la terre fertile en miniatures de champs que des pierres bordent et protègent de l'érosion.

Enfin c'est Sangha, gros bourg rassemblant cases et greniers sur des plateformes de roche. Brusquement le plateau s'effondre, falaise impressionnante tombant sur une plaine brumeuse piquetée d'arbres nains. Les Dogons y préservent une civilisation originale, construisant leurs villages en escaliers escarpés parmi les blocs de rochers, petites cases de terre aux volets sculptés et greniers à toits pointus sous un chapeau de paille, belles fondations et superbes remparts appareillés de pierres taillées. Dans les anfractuosités de la falaise des murets ferment les anciennes tombes, et sous un surplomb s'accroche la demeure du Hogon, le maître spirituel dont un boa est censé faire la toilette !

Génie et ténacité de l'espèce humaine.

Djenné

Après plus d'une heure d'une route monotone parmi la savane pâle sous la lumière brumeuse voici la route digue qui mène à Djenné, long ruban bleu fendant l'immensité plate et jaune. Elle tranche brutalement trois villages de cases serrées autour de leur mosquée. Un bac poussif traverse lentement les eaux brunes du Bani, guidé par deux percheurs, et nous roulons sur l'île de Djenné, qui apparaît enfin comme une antique ville forte, tours et remparts embrumés s'élevant doucement sur l'horizon incertain.

Franchi le canal qui ceinture la ville nous parcourons les rues bordées de maisons en banco, au crépis gris ou ocre. Une porte monumentale et c'est le Campement, ensemble de cases bordant une place ombragée. Une belle maison d'accueil offre l'abri de sa véranda au toit de paille, et de la terrasse je contemple le coucher d'un pâle soleil sur le labyrinthe de courettes, de ruelles, d'escaliers et de petits toits plats. De l'autre côté du canal les femmes achèvent leur journée de travail dans les jardins maraîchers ceinturés de joncs.

Chaleureuse soirée : Corinne, qui travaille à Djenné depuis 18 mois dans le cadre du jumelage avec Vitré, connaît tout le monde, et chacun vient la saluer, parler de son projet, prendre rendez-vous pour une réunion de travail, ou tout simplement discuter de tout et de rien, offrir un sourire, la fraîcheur d'un accueil spontané et ouvert. Merci Bani, Hamadou, Baba, Tito et les autres... La chaleur de votre amitié si simplement offerte, la simplicité de vos partages fraternels, votre joie de vivre contagieuse m'ont redonné espoir en l'Afrique, et révélé que la vraie fraternité humaine est possible par delà races et cultures.

Samedi, 9 heures et quelques... mon guide, Hamadou, arrive, tout sourire, et nous nous lançons dans les ruelles étroites. D'anciennes et majestueuses demeures sont des petites forteresses aux murs renforcés de piliers en saillie, aux portes étroites, surélevées pour empêcher les cavaliers peuls d'y pénétrer, aux petites fenêtres-meurtrières, aux moucharabiés de bois ouvragé. Les maisons basses n'ouvrent sur la rue qu'un vestibule sombre, préservant l'intimité de la cour intérieure. Partout les écoles coraniques, groupes de gamins studieux traçant avec application sur leur planchette des sourates en arabe, dont ils ne comprennent pas un mot.

La grande Mosquée est impressionnante, vaste citadelle aux murs élevés, d'où émergent les poutres de rôniers, surmontés de tours pointues coiffées d'un oeuf d'autruche. Elle domine de sa masse imposante la place du marché, où les femmes en boubous chamarrés déambulent et discutent parmi les étals de fruits et légumes en petits tas, les cuvettes, calebasses et paniers de graines diverses, les sachets de poudres et d'herbes, dans un foisonnement de couleurs et d'odeurs.

Nous arrivons dans le quartier plus récent, où de magnifiques maisons à étages offrent au regard leur façade bien crépie, ornée de pilastres et des saillies des rôniers, percée de fenêtres aux moucharabiés et volets ouvragés, et coiffée d'une balustrade aux douces formes arrondies.

Visite à l'atelier où se fabriquent les bogolans, sortes de batik sur toile de coton. Dans une petite cour, décorée des dernières oeuvres, un gamin de 13 ans dessine à main levée un zébu bien stylisé. D'un geste précis et sûr le trait jaillit d'une vieille brosse à dents trempée dans une teinture à base de terre, et le zébu prend forme, s'orne de cornes majestueuses, de taches arrondies, d'une toison hâchurée. Un homme décore une autre toile d'un fond de teinture grise. Un marchandage à prix d'ami, bien mené par Hamadou, et me

voilà pourvu d'un bogolan à trois frises de personnages, où se succèdent des agriculteurs bambaras, des femmes dogons allant au marché avec leur mari au chapeau pointu, et des femmes de Djenné portant une poterie ventrue sur la tête.

Un peu plus loin c'est "l'antiquaire", antre sombre, au fond d'une courette, encombré de masques et poteries poussiéreuses.

Plus séduisant, l'atelier d'Ali, "Artiste-bijoutier" comme il se présente lui-même. Dans le vestibule de sa demeure les compagnons de l'artisan martèlent et cisèlent le métal autour du traditionnel foyer africain dont les braises rougeoyantes sont attisées par un antique soufflet de cuir. Ali nous fait admirer ses oeuvres, bracelets et boucles d'oreilles d'or et d'argent délicatement ciselés, serpent s'enroulant en léger bracelet, boucles peules faites de fines feuilles spiralées à la bordure dentelée, petites croix d'Agadès discrètement décorées, bracelet de 100 fils d'argent tressés, anneaux tenus ornés de grains de mil. Le travail est magnifique, mais mon guide m'a fait comprendre qu'il vendait lui-même les productions d'un autre artisan et je préfère lui réserver mes achats.

Poursuite de la visite avec l'ancien quartier des Marocains, qui occupèrent la ville il y a quelques siècles. Halte obligatoire au puits sacré, construit autrefois par un soufi marocain, et au fond duquel il pouvait voir Fez (situé à quelques milliers de kilomètres de là !) et observer les événements à venir.

En revenant vers la mosquée, sur laquelle un pâle soleil projette maintenant les ombres obliques des poutres de rôniers, nous grimpons sur la terrasse qui ceinture le petit marché afin d'avoir une vue privilégiée sur le chatoiement des couleurs et le grouillement incessant des chalands.

Retour au campement pour le déjeuner, mais nous ne partons pas avant 14 heures car Corinne joue le facteur : elle doit attendre l'abondant courrier que Djenné échange avec Vitré et se trouve bientôt pourvue d'une ample moisson de lettres.

Au-revoir, Djenné, qui s'enfonce dans la brume de sable. Au-revoir, ou adieu, nouveaux amis africains, et merci de votre accueil fraternel.

Le hâvre de Sévaré

Ils sont trois petits navires
Que les vents de la vie
Ont déposés là
Au bord du Sahara
Sur le rivage desséché
De la savane.
Le Hasard a tressé
Le fil de leurs routes.
Ils se sont retrouvés
Dans un abri paisible,
Et le charme puissant
De la sympathie
A bientôt réuni
Suisse, Allemagne et France
Dans la chaleur tranquille
D'une jeune amitié.
Ils ont nom Micheline,
Harald et Antoine.
Partages fraternels,
Découverte mutuelle,
Respect et franche estime
Ont tissé des liens
Dans leurs coeurs étonnés.
Mais le temps va passer
Et chacun
Sur la houle de la vie
Reprendra son cap.
Merci à vous,
Amis tout neufs,
Et au-revoir,
Si Dieu le veut.

Sévaré, le 1er Février 1994